

Artpress
Le 29 septembre 2023

art press

Par Marc Donnadiou

29 SEPTEMBRE 2023 / DANS AP WEB, ARTS VISUELS

RENTÉE DES GALERIES À PARIS



PAR MARC DONNADIEU.

DIVERS LIEUX, PARIS, SEPTEMBRE-OCTOBRE 2023.

À Paris, la rentrée bat d'ores et déjà son plein dans les galeries avec une première grande vague d'expositions. Suivez le guide, Marc Donnadiou, et ses fils conducteurs : peinture figurative et secrets.

Entre la dernière semaine d'août qui semble aujourd'hui signifier la fin de la trêve estivale et la première semaine d'octobre où vont s'enchaîner, dès la *fashion week* passée, les expositions muséales, les salons et les foires d'automne, les galeries parisiennes ont glissé astucieusement un court programme de rentrée, principalement placé cette année sous le signe de la peinture figurative. Mais, comme à l'habitude, il vaut mieux faire un pas de côté pour apprécier la situation. On s'y essaiera dans deux expositions particulièrement éclairantes. Tout d'abord, celle de l'exquis Hreinn Fridfinnsson qui, chez Papillon (jusqu'au 26 octobre), délivre une fois de plus toute la magie et la facétie de son approche de l'art et du monde. On y retiendra surtout sa proposition de demande d'envois de "secrets personnels" : "Veuillez m'envoyer les vôtres. Je suis impatient de les connaître et je les garderai précieusement." Ce *statement* d'artiste vaut définition de l'œuvre comme don et contre-don d'un secret, les siens comme ceux des autres, et que l'œuvre transmet sans vraiment l'affirmer, sinon le secret n'en serait plus un.

L'autre est celle de Paul Heintz chez gb agency (jusqu'au 7 octobre). L'artiste, là, nous embarque dans un *road-trip* dans les faubourgs de Djeddah, en Arabie Saoudite, à la recherche de la source qui alimente, en plein désert, l'une des plus hautes fontaines du monde. Évidemment, tout cela n'est qu'un prétexte pour enregistrer les confidences de trois Saoudiennes aux prises avec le pouvoir, la censure et leurs désirs de liberté et d'émancipation. Le mot "Nafura", titre de l'exposition, y est ainsi utilisé comme un terme générique capable de remplacer tous les mots interdits ; le résultat au sein de leurs conversations animées en devient désopilant. Par ailleurs, leur visage est subtilement flouté par un masque lumineux qui les déréalise et les métamorphose en héroïnes d'un futur antérieur prémonitoire. En parallèle, cette quête de l'eau s'exprime par un voyage sous-marin au cœur d'une ville engloutie qui tient tout à la fois d'une Atlantide contemporaine, d'un des quartiers de *Blade Runner* et d'un égoût géant. Si ce n'est qu'ici la fiction y semble plus éloquente et révélatrice de la réalité d'un pays que le réel lui-même.

ÉNIGMES

Dès lors, si nombre d'exercices picturaux accrochés aux cimaises des galeries du Marais révèlent un certain "savoir-faire", beaucoup ne font que le "faire savoir", et on peine dès lors à y trouver un réel projet artistique au-delà d'une jolie tournure esthétique. Le faire du faire pictural est un tout petit plus compliqué que cela, et savoir son savoir demande infiniment plus de maîtrise et de maturité. Ce que nous prouvent les derniers tableaux de Laurent Proux réalisés à la Casa Velázquez de Madrid et présentés galerie Semiose (jusqu'au 7 octobre). Les figures massives, signature de l'artiste, y sont paradoxalement de plus en plus légères et lumineuses, tout en conservant leur puissance, leur densité et leur complexité ; et certains clairs-obscurs sont en tous points éblouissants de subtilité. Mireille Blanc, chez Anne-Sarah Bénichou (jusqu'au 21 octobre), nous livre également une de ses expositions les plus abouties. Fidèle à un de ses sujets de prédilection, la nourriture, elle traite ses bouts de gâteau comme un bloc de peinture en tant que tel : consistant, épais, puissant, excessif. L'exercice va bien au-delà de la simple virtuosité, il met le réel et sa représentation en abîme et nous interroge littéralement sur notre goût ou dégoût de la consommation des choses comme de la peinture. Si l'exercice de la deuxième exposition est souvent périlleux, Marion Bataillard le remporte haut la main chez Paris-B (jusqu'au 21 octobre). Ses figures à la tempera y sont plus solaires que simplement hiératiques, ses compositions plus troublantes que seulement savantes. Elle sait en effet générer de l'inquiétude au-delà de la perfection de son écriture picturale. Dans un autre registre, celui de l'expressionnisme radical, les peintures récentes de Ludivine Gonthier, présentées par Yes We Love (jusqu'au 30 septembre), ont un mordant et une acidité plutôt bienvenus.

On attendait beaucoup des dernières productions d'Anri Sala (galerie Chantal Crousel, jusqu'au 7 octobre). Le résultat est déconcertant tant on a du mal à y déceler, justement, tous les enjeux et les secrets. Mais la résistance d'un travail face au regard est plutôt un gage de solidité. Chaque œuvre a été réalisée à la fresque, le temps d'une seule journée : une gageure ! Mais ce que l'artiste nous donne à voir est moins historiciste qu'archéologique, et on y découvre surtout le temps long de l'histoire en tant que récit, en tant que fiction comme en tant que mémoire. Se mélangent ou s'imbriquent ainsi des paysages quasi désertiques exécutés à la fresque, des morceaux de marbre précisément choisis, des fossiles, des coquillages nacrés, et apparaissent parfois des mains qui saisissent le vide, des visages qui observent les lointains ou nous interrogent. Ce sont des énigmes, des paraboles, des haïkus presque tragiques sur un monde, là encore, au bord de la disparition.

TISSU DE SOI

Le galeriste suisse Peter Kilchmann, récemment installé en France, se risque, lui, à montrer le résultat d'un an de visites d'atelier (jusqu'au 7 octobre) : on y retrouve aussi bien des figures reconnues, comme Romain Bernini, Mireille Blanc, Olivier Masmonteil ou Eva Nielsen, que des talents émergents, comme les excellents Yoann Estevenin, Djabril Boukhenaiissi, Lena Long ou Sarah Maison. Dans le domaine du dessin, les travaux de Célia Muller à la galerie Maïa Muller (jusqu'au 10 octobre) possèdent une densité tout à fait singulière. Dans ses superpositions de graphite, il y a en effet autant de voilement que de dévoilement. On retrouve la même attitude dans l'exposition d'Elise Peroi chez Maria Lund (jusqu'au 28 octobre). Celle-ci tisse et retisse des fils de sensations au plus profond de ses œuvres textiles. Chez l'une et chez l'autre, tout vibre véritablement sur un papier/tissu de soi. Autre approche du textile avec les sculptures murales de Xavier Brisoux qui inaugurent le nouvel espace de Valérie Delaunay (jusqu'au 7 octobre). Des entités poétiques faites d'un seul fil savamment tricoté et quasi encordé sur lui-même.

On achèvera ce parcours de rentrée sur la double proposition de la galerie Templon, où l'acerbe le dispute à la lucidité. D'un côté, le dernier opus de Jonathan Meese (Templon Beaubourg, jusqu'au 28 octobre) qui retricote ici son propre récit familial avec ceux des contes de fées de son enfance. Son grotesque ne tient pas que du Grand-Guignol ou de la blague potache, mais bien des circonvolutions d'une pensée en action qui nous livre, certes avec crudité, tous ses errements et toutes ses jouissances. Au-delà d'une fascination revendiquée pour la culture américaine et d'une écriture picturale ou sculpturale hyperréaliste, Robin Kid (Templon Grenier Saint Lazare, jusqu'au 21 octobre) nous invite également à revisiter sa propre histoire. Sous les apparences d'un train fantôme ou d'une cabane recluse en forêt profonde, il y a là des secrets enfouis qui se révèlent aujourd'hui avec fulgurance et intensité, en particulier l'occupation des Pays-Bas par le pouvoir nazi, puis l'arrivée des soldats américains comme libérateurs. Entre traumatismes et légendes familiales, des images de vie s'articulent et s'interchangent, tout en faisant écho à notre monde actuel. L'exercice est virtuose et plutôt stupéfiant. Il nous est délivré là encore tel que. À nous de nous en dépêtrer.



Mireille Blanc, *Idole*, 2023, huile sur toile, 150 x 117 cm, Court. l'artiste et galerie Anne-Sarah Bénichou